

n°368

DÉCEMBRE 2016

4 €

PSYCHOLOGIES

DIVAN

**Fanny
Ardant**

“Je refuse
d’avoir peur”

CONFIANCE EN SOI

Tenez-vous droit !

TEST

Quel ami
êtes-vous
vraiment ?

COUP DE Foudre

Accepter
la surprise
en amour

DOSSIER Stress, anxiété, colère...

**FAIRE LE CALME
EN SOI**

**L'APPEL DE
PSYCHOLOGIES**

**Violences
sexuelles**

Il est urgent d'agir
pour protéger
les enfants !

M 0751 - 368 - F - 4,00 € - RD



Le divan

Fanny Ardant

“Je refuse d’avoir peur”

C'est l'une des plus grandes actrices du cinéma français. Un nom qui évoque tout un monde de beauté, de charme, de mystère, d'élégance et d'envolées poétiques soufflées dans une voix unique. À 68 ans, Fanny Ardant s'apprête à sortir son troisième long-métrage, "Le Divan de Staline". L'occasion rêvée de l'écouter parler pouvoir, dissidence, liberté et, bien sûr, psychanalyse.

Propos recueillis par Anne Laure Gannac - Photos Pascal Ito

Stylisme Charlotte
Renard assistée
d'Arline Picard, P.J.I.
BCBG Max Azria, Coiffure
Franz, Claude Gallon,
Maquillage Angéline.



Fanny Ardant

Le divan

“Je n'ouvre guère cette salle que pour Fanny», confie celui qui nous accueille dans le sous-sol de son *coffee-shop* du boulevard Saïnt-Germain. « Fanny », parce qu'il n'y en a qu'une. Habillée de noir, elle s'avance dans la salle sombre et nous tend une main craintive en soufflant un « bonjour ». Nul besoin de textes ou de caméra pour discerner en elle l'actrice révélée par François Truffaut : une fois installée dans la conversation, Fanny Ardant, c'est toute une histoire qui s'anime. On voit d'abord sa chevelure sautillante, toujours prête à arrondir les angles de son visage. Son regard cerclé de noir à une profondeur inquiétante qui vous happe. Malicieuse, elle aime froncer les sourcils tout en serrant les dents : l'envoûtante devient alors une bête prête à bondir. Puis un éclat de rire balait tout et vous charme. Elle parle comme d'autres embrassent : généreusement, tendrement, avec de longues phrases qu'elle étire par d'amples gestes des bras. Sa voix est un souffle, tantôt ravalé entre les dents, parce que la colère, elle l'avoue, est son principal moteur. Tantôt expiré tel un chuchotement d'amoureuse. Cette voix, reconnaissable entre toutes, aime autant citer Homère que Tolstoï ou les Évangiles, glisser de surprenants « tu vois ? » et lancer de brusques « *certo!* » ou « *e quo!* » à la Ettore Scola, heureuse de voir qu'on la suit dans son tourbillon de mots. À l'approche de ses 70 ans, elle a 20 ans quand elle sourit, et la sagesse d'une adolescente quand elle parle d'amour. Lyrique autant qu'impulsive, intellectuelle autant qu'instinctive, cette fille de colonel est aussi facile à saisir qu'un cheval fougueux. Se confie-t-elle ou s'invente-t-elle ? Peu importe, tant le roma-

“J'ai peur pour les gens que j'aime. Mais pour moi... non”

22 PSYCHOLOGIES MAGAZINE DÉCEMBRE 2016

nesque est chez elle une seconde nature. Pour tenter de la comprendre, il s'agit de se laisser entraîner, ne pas chercher à résister aux secousses. Étrangement, cette femme qui mène la danse vient de réaliser un film sur un dictateur : Staline, puisamment incarné par Gérard Depardieu, devant lequel tous tremblent. Le sujet fascine Fanny Ardant, l'indomptable.

Fanny Ardant : Qui sommes-nous face au pouvoir ? Comment avance-t-on entre la peur, la lâcheté et la volonté de rester soi ? Que voit-on quand, face au miroir, on doit faire le calcul de nos lâchetés, de nos compromissions et de notre indignité ? Ces questions m'interpellent. Puis j'ai toujours pensé que faire du cinéma, c'était se soumettre à un pouvoir de vie ou de mort. C'est être assujéti à des gens qui décident : « Ce film se fera » ou « Ce film ne se fera pas », « Oui » ou « Non », comme Néron. C'est aussi être tenté de se soumettre à l'air du temps, aux attentes des autres, des journalistes, du public... Comment garder son âme dans tout cela ?

Psychologies : Je vous renvoie la question...

F.A. : Je n'ai jamais fait ce métier avec une vision stratégique. J'aime l'artisanat : ce qui prend du temps et de la passion. Regardez ce fauteuil, pensez à l'artisan qui cent fois a courbé le bois pour dessiner cette forme qu'il avait en tête... Alors, pour vous répondre, je pense qu'il ne faut jamais chercher à plaire.

Mais être actrice, c'est vouloir plaire, non ?

F.A. : Non ! C'est vouloir être aimée, et c'est très différent. Plaire sous-entend de se plier aux attentes de l'autre. Vouloir être aimée, c'est attendre de l'autre qu'il vous prenne entièrement comme vous êtes. Moi, je veux être aimée, mais je ne veux pas plaire. Parce que vouloir plaire, c'est avoir peur de déplaire. Et je ne veux pas céder à la peur. Jamais.

À quoi la peur fait-elle écho en vous ?

F.A. : À mon plus jeune âge. Très tôt, elle était là. La peur de traverser tel quartier, la peur d'aller dans tel milieu, la peur de faire telle activité inconnue. Et très tôt, aussi, j'ai eu la conscience que la peur était le plus grand ennemi de l'homme, ce qui le dénature, ce qui lui fait commettre les pires abjections et le conduit à une sorte d'état de non-vie. Très vite, j'ai décidé d'avancer dans la vie en allant au-devant des peurs, afin de ne pas sombrer dans ce vide. Bien sûr, il y a toutes les raisons d'avoir peur : peur de souffrir en amour, peur de vieillir, peur de ne pas être assez douée pour ceci ou cela... Et nos sociétés sont régies par la peur : via le politiquement correct ou l'actualité qui désigne un ennemi afin d'orienter la haine. Tout cela, dans le but de contenir les individus. Comme le dit le sociologue Max Weber, l'État dispute au terrorisme le monopole de la violence. Il faut faire attention à la peur : elle nous incite à accepter de perdre notre liberté au nom de la sécurité. Après les attentats, on m'a demandé : « Tu n'as pas peur ? » Non ! Je refuse d'avoir peur. Bien sûr que le flirt avec la mort devient plus évident, mais enfin quoi ? Il faut être un enfant pour ne pas savoir qu'il en va toujours ainsi dans la vie et que c'est le prix de la liberté.

Vous n'avez donc peur de rien ?

F.A. : J'ai peur pour les gens que j'aime. Mais pour moi... non. Par exemple, je n'ai pas peur de la maladie ou de la vieillesse, parce que le fascisme de la santé et de la jeunesse est tel >>

Le divan



Chemise et pant. John Galiano. Pantalon. Maison Rabih Kayrouz. Escarpins. Christian Louboutin.

>> aujourd'hui que, par réaction, je dis : « Eh bien moi, j'aborderai ces chapitres-là sans pleurnicher. » La vie, c'est un risque à courir et l'on voudrait sans cesse gommer ce risque ? Ici on lit : « Comment maigrir sans effort » ; là : « Comment faire le deuil d'un chagrin d'amour sans souffrir »... Mais perdre, c'est toujours sacrifier !

Remontons le temps pour revenir à l'enfance : quelle autorité votre père exerçait-il sur vous ? Il était officier de cavalerie, j'imagine qu'il devait vous faire un peu... peur ?

F.A. : Non, justement, c'est le problème ! [Elle éclate de rire] Mon père avait une autorité na turelle, mais bienveillante et respectueuse : il n'ordonnait rien, il expliquait. C'était merveilleux. Mais une malédiction aussi, car lorsque, des années plus tard, je me suis retrouvée face à « l'ordre », qui est le plus souvent stupide et malveillant, je ne l'ai pas supporté. « On t'a pas dit de discuter : tu marches à droite et c'est tout. » Cela me rendait enragée. Très tôt, j'ai respecté peu de gens et peu de règles. Je me souviens, en mai 1968, des forces de l'ordre armées jusqu'aux dents et, face à elles, des >>

UNE VIE DE COMÉDIENNE

1949 : naît à Saumur (Maine-et-Loire). Grandit à Monaco.
1970 : diplômée de sciences politiques, sa thèse porte sur l'anarchisme. Décide de se consacrer à sa passion pour le théâtre.
1974 : joue dans *Polyeucte* de Corneille, mis en scène par Dominique Levert. Au théâtre, elle sera aussi *Esther* de Racine, *Électre* de Giraudoux, *Médée* d'Euripide, *Cassandre* de Christa Wolf...
1979 : révélée dans le feuilleton *Les Dames de la côte* de Nina Companeez.
1981-1983 : *La Femme d'à côté* et *Vivement dimanche* de François Truffaut. *La vie est un roman* d'Alain Resnais.
1986 : *La Famille d'Ettore Scola*.
1995 : *Pédale douce* de Gabriel Aghion. César de la meilleure actrice.
1996 : *Ridicule* de Patrice Leconte.
2002 : *Huit Femmes* de François Ozon.
2009 : réalise *Cendres et sang*, suivi, cinq ans plus tard, de *Cadences obstinées*.
2014 : *Les Beaux Jours* de Marion Vernoux.
2015 : *Chic!* de Jérôme Cornuau...

24 PSYCHOLOGIES MAGAZINE DÉCEMBRE 2016

Fanny Ardant

Le divan

>> foules de jeunes qui n'avaient que leurs cris et auxquels je voulais hurler : « Armez-vous ! Prenez des bâtons, munissez-vous ! » C'est pour cela que j'ai vite abandonné l'engagement politique : je pensais qu'il ne pouvait être que violent. Je ne croyais pas que l'on puisse faire trembler l'ordre établi par des moyens légaux.

Diriez-vous que la colère est votre principale émotion ?

F.A. : Oui, la rage, même.

Et en même temps, vous êtes timide, non ?

F.A. : Bien sûr, j'ai toujours été « très » timide ! Mais j'ai très tôt constaté les dégâts de la timidité. Quand j'entendais des gens dire : « Moi, je n'ai pas fait ça parce que je n'ose pas. » Non ! On a tous le droit d'avoir les mains moites et la gorge serrée par l'angoisse. On ne peut pas s'abriter derrière des « j'ai pas osé ».

Vous vous présentez comme une « dissidente née », pourtant vous avez une éducation très classique, bourgeoise...

F.A. : Oui, où l'on me disait par exemple : « Il ne faut pas parler aux inconnus. » Eh bien moi, au contraire, cela me donnait envie d'aller vers les inconnus. Je les interrogeais, mais avec une attention d'autant plus vive que j'avais conscience du potentiel danger. Oui, la peur m'a rendue très attentive.

Et lorsque vous avez commencé à tourner et à jouer sur scène, avez-vous eu le trac ?

F.A. : Terriblement, et je l'ai toujours : les lèvres si sèches qu'elles se collent aux dents, vous savez ? J'ai la peur primaire, celle de l'animal qui sort de la forêt.

Quel animal êtes-vous ?

F.A. : [Elle inspire par le nez, tend ses doigts comme des griffes]... Le loup. Les loups, tant qu'ils n'ont pas faim, ils n'attaquent pas. Mais dès qu'ils ont faim... [Elle fronce les sourcils] On a décimé les loups, l'un des plus beaux animaux qui soit. Pourquoi ? Pour protéger nos poules et nos moutons. C'est ainsi. Dans la vie, il faut choisir son camp : soit tu acceptes les loups qui menacent, soit tu préfères vivre paisiblement avec tes moutons.

Vous êtes un loup qui semble avoir bien apprivoisé sa part sombre. Avez-vous fait une psychanalyse ?

F.A. : Non ! Mais curieusement, on s'effleure, elle et moi, depuis des années. J'ai chez moi un divan très ressemblant à celui d'un psychanalyste, et une photo de Freud, car je trouve ce visage magnifique. Il a la beauté de l'intelligence. J'ai toujours eu en tête l'idée de parler à quelqu'un qui m'écouterait vraiment. Donc oui, la psychanalyse est chez moi une grande tentation. Mais en même temps, j'ai l'impression que je sais déjà tout ce que j'y dirais et entendrais. C'est peut-être faux, mais voilà : j'ai été si près du gouffre que j'ai été contrainte de regarder le fond. Et de me demander : pourquoi cela me fait-il si mal ? D'où vient que je puisse rire joyeusement dans la rue et l'instant d'après me sentir d'une immense vulnérabilité,

comme si tout m'atteignait ? Je vis dans ce rapport schizophrénique à moi-même, où la personne un peu folle en moi côtoie l'autre, terriblement lucide et sans illusions.

Avez-vous trouvé la clé de cette mélancolie ?

F.A. : [Long silence] Vers 15 ans, j'ai été frappée de lucidité : la révélation du « jamais plus ». Cette lueur qui traverse les feuillages, l'ombre qui se dessine au sol à mes pieds... tout cela ne reviendra jamais, plus jamais. La conscience de l'éphémère m'a violemment saisie. Mais c'est aussi elle qui a réveillé en moi le carnassier [elle inspire fort entre ses dents serrées et contracte ses poings] : ce jour-là, j'ai décidé que, désormais, je serais complètement vouée au moment présent, je le vivrais intensément. Et que je ferais des instants les plus heureux des images que je graverais dans ma mémoire pour les ressortir dans les moments douloureux.

Et vous le faites vraiment ?

F.A. : Oui... Mais cela me rend encore plus malheureuse ! [Elle éclate de rire]

En vous écoutant, je pense aux « jamais plus »

qu'Albert Cohen énumère après la mort de sa mère (« Jamais plus je ne serai un fils », « Jamais plus je n'aurai auprès de moi un être parfaitement bon' »)...

F.A. : Justement ! J'ai adoré mes parents. Et peut-être ai-je souffert de ne pas les avoir rasés embrassés. Mais j'ai retenu la leçon : quand je suis devenue mère, je ne me suis plus abstenue, y compris lorsque mes filles avaient grandi. Je préférerais mille fois être rejetée par une adolescente me disant « Arrête de m'embrasser ! » que de me contenir. [Silence] Puis, vous savez, un jour, les enfants s'en vont. On m'a dit : « C'est la vie. » Mais moi, j'étais désespérée. C'est troublant de constater que, face à la douleur, toujours on vous dit : « C'est la vie »...

Portez-vous un regard sombre sur la vie ?

F.A. : Oui, un regard d'une grande noirceur mais, en même temps, j'ai toujours eu en moi cette vitalité que je ne peux pas retenir. Vivre, pour moi, c'est nager dans une mer agitée.

Qu'est-ce qui vous atteint le plus ? Vous parlez de « chagrins ». Quels sont-ils ?

F.A. : Je ne vous le dirai pas, sinon je verserais là toutes les larmes de mon corps ! Le chagrin, c'est la peau que l'on vous arrache. Vous avez déjà vu la peau d'un grand brûlé ? Imaginez-la se faire rebrûler dessus : c'est cela, les chagrins. Ils ne vous rendent pas plus fort, comme on dit. Au contraire : l'expérience vous met le cœur à vif. Parce que « vous savez ».

Ce sont les séparations qui vous sont les plus douloureuses ?

F.A. : Mille fois oui ! Les adieux, les fins... On ne se remet jamais de la mort de ceux que l'on aime. Alors, il faut nager, continuer à nager, ne pas trop s'arrêter sinon vous risquez de couler. C'est peut-être pour cela aussi que j'évite le divan du psychanalyste. Je m'imagine allongée, parlant sans cesse en fixant le plafond comme pour garder la tête hors de l'eau... [Elle rit] Je crois que je serais un sujet en or pour un psychanalyste ! Un sujet explosif de partout ! Mais est-ce que je saurais me rassembler ensuite ? J'ai tant de cadavres en moi, j'ai avalé des silences, l'air de rien, comme autant de bombes à retardement...

“Le calme, pour moi, c'est...”

“La volupté. Manger du chocolat, entrer dans un bain chaud, tenir un enfant dans les bras, me glisser dans un lit, partir à moto et sentir le vent dans mes cheveux...”



“Avoir une vraie conversation. Une conversation avec une personne qui me donne envie de l'écouter entièrement, et qui va peut-être me faire vaciller, m'inciter au débat... parfois passionné. Ce mouvement dialectique de la pensée m'apaise parce que je sens que j'avance.”

Imaginons : de quoi parleriez-vous, là, si vous étiez chez un psy ?

F.A. : De l'amour ! Des chagrins d'amour. De l'abandon. De la perte. Dans les dîners où je m'ennuie, par exemple, j'interroge mes voisins de table sur leur histoire d'amour, ses débuts, sa fin, son milieu... Y compris les enfants. Il ne faut jamais minimiser le chagrin d'amour d'un enfant. J'ai détesté que l'on me dise : « Un de perdu, dix de retrouvés. » Le bon sens commun, c'est un truc inventé pour faire marcher les sociétés, mais c'est « antivyrai » ! Je suis de ceux qui croient que l'on peut mourir d'amour. Et qu'on ne me dise pas que j'ai trop lu Flaubert ou Dostoïevski ! Ces hommes-là avaient une intelligence supérieure qui rend leurs textes bien plus vrais que les expériences de quiconque.

Avez-vous été plus malheureuse qu'heureuse en amour ?

F.A. : J'ai été aussi heureuse que malheureuse, et cela a été la grande histoire de ma vie. Mes plus grands échecs professionnels, mes plus grands déceptions sont passés comme des lettres à la poste soit parce que j'étais très amoureuse, soit

parce que je vivais un immense chagrin d'amour. Dans tous les cas, j'ai donc été sauvée par l'amour. Et je ne juge les autres qu'à l'aune de l'amour qui les agite. On me dit d'untel : « Il a bien réussi dans la vie, il a du pouvoir, etc. » « Oui, mais est-ce qu'il aime beaucoup sa femme ? » Il n'y a que cela qui m'intéresse.

Pour vous, il n'y a pas d'amour sans passion ?

F.A. : Bien sûr que si ! Je suis à genoux devant un amour quotidien qui dure toute une vie. C'est plus beau que Notre-Dame de Paris ! Mais il faut être deux grands artistes qui savent que l'amour est un mélange de générosité et de bienveillance, et se travaille aussi finement qu'un vitrail.

Vos parents étaient-ils ces artistes-là ?

F.A. : Oh oui ! Pendant longtemps, je n'ai pas pu entrer dans un restaurant quand je voyais à travers la vitre une famille assise : le père, la mère, les trois enfants jouant. Parce que cela me ramenait à ce temps inouï de l'enfance où j'avais été si heureuse. Une image me revient souvent : enfant, je vois mes parents sur le balcon, riant ensemble. Ils étaient amoureux, et cela me plaisait, c'était très beau. Quant à mes grands-parents, ils étaient cousins germains : vous imaginez >>>

Fanny Ardant

Le divan

>>> la passion qu'il y avait entre eux pour arriver à faire accepter une telle union ? Plus tard, quand je suis entrée à l'université, lorsque je parlais de l'amour fou éternel, les garçons plus âgés souriaient en coin : « Tu verras quand tu connaîtras la vie. » Mais moi, je ne parlais que de ce que je connaissais ! Donc oui, je crois à l'amour qui dure toute la vie.

Vous avez pourtant eu plusieurs grandes histoires d'amour, et trois filles de trois hommes différents. Pourquoi pas un seul amour qui dure toute la vie ?

F.A. : Parce que j'étais d'un égoïsme forcené.

N'est-ce pas aussi que l'on peut trouver beau chez les autres l'amour routinier et ne pas en vouloir pour sa propre vie ?

F.A. : [Long silence, regard malicieux] Je reconnais que je n'ai jamais aimé les petits déjeuners en tête à tête silencieux. Je refuse qu'on mange chacun la tête plongée dans son écuelle comme deux sangliers. Et je n'ai pas envie qu'on me parle de la météo. Sinon, que ce soit de la tempête qui a ravagé la région ! Moi, je veux qu'on se parle avec passion de ce que l'on fait, de ce que l'on est... Oui, c'est vrai que je suis fatiguée ! [Rires]

Le silence vous inquiète ?

F.A. : Disons que j'ai toujours eu le sentiment de mieux m'en sortir en parlant.

Aujourd'hui, vous sentez-vous toujours aussi égoïste ?

F.A. : Non, c'est vrai. Peut-être est-ce l'effet du chagrin. Soit il vous replie sur vous-même, soit il vous libère. Moi, il m'a appris à tendre la main.

SON ACTU

QUAND FANNY FAIT FEU "ARDANT" DE TOUT BOIS

Sur scène, elle vient d'interpréter Coco Baisos, une veuve désargentée en quête d'un nouveau bon parti, dans *Croque-Monsieur*, mis en scène par Thierry Klifa.

Au cinéma, elle est une apparition magique, sur un toit de la capitale, dans le premier film de Paule Muret, *For This Is My Body* (en salles depuis le 2 novembre).

Derrière la caméra, elle est la réalisatrice de l'adaptation du roman de Jean-Daniel Baltassat *Le Divan de Staline* (Points). Moins un film qu'un conte sur le pouvoir et la peur. Une fable qui s'ouvre et se ferme avec les portes d'une immense propriété où Staline vit ses dernières années, très entouré mais seul, affaibli mais terrifiant. Ce film fait en cinq semaines, avec peu de moyens, bénéficie d'un soin évident, qui peut compter sur le talent de Gérard Depardieu, extraordinaire en dictateur finissant, et sur Emmanuelle Seigner, troublante en amante qui ne veut plus mentir (en salles le 11 janvier).

Pensez-vous souvent à la mort ?

F.A. : Très souvent. Mais pas avec terreur, je la considère plutôt comme l'autre poids sur la balance de la vie. À 15 ans, j'ai compris qu'elle était là, qu'elle n'arriverait pas qu'aux autres. Depuis, j'ai pris le temps d'apprendre à m'en faire une amie.

Pourquoi 15 ans ? Que s'est-il passé à cet âge ?

F.A. : En fait, j'ai l'impression que j'ai été stupide jusqu'à cet âge-là. Comme une bête sans ailes ni pattes : je ne vivais pas vraiment. D'ailleurs, je ne me souviens de presque rien de cette enfance lointaine. Mais après... Ouah ! Soudain, le sentiment puissant d'être en vie ! Sans pouvoir vous dire pourquoi précisément, j'ai senti que ça bouillonnait en moi.

Vous racontez une vie de passion, de grands chagrins, de grandes joies... Ce doit être épuisant, non ?

F.A. : [Elle éclate de rire] Oui !

Quelle est pour vous l'émotion la plus difficile à laisser s'exprimer ?

F.A. : La sérénité. Je ne crois pas, dans ma vie, avoir été sereine au-delà du temps qu'il faut pour laisser fondre un carré de chocolat sur la langue. Mais j'ai su reconnaître chez les autres ceux qui pouvaient m'apporter un peu de paix, de tendresse. Je suis très attirée par les gens qui m'apaisent. Le problème, c'est que ces gens-là ont souvent peur de la fille agitée que je suis ! [Rires]

À quel instant vous sentez-vous le plus heureuse ?

F.A. : Je me sens un peu comme un élastique accroché à un bâton qui serait son centre. Le plus souvent, l'élastique est tendu, tendu... Je suis dans l'excès. Et soudain : chlac ! L'élastique accepte de lâcher, il revient au centre. Je crois que c'est là que je suis le plus heureuse : dans l'acceptation. Dans l'abandon. Mais avec, toujours, une petite pointe de mélancolie qui demande : « Mais alors, je ne me battrais plus ? » C'est pour cela que j'ai toujours admiré les grands mystiques : ceux qui vivent dans l'adoration, dans l'amour total et l'abandon.

Vous êtes catholique, n'est-ce pas ?

F.A. : Oui, j'ai été élevée par les religieuses. Mais j'étais très rationnelle : « Ah bon, il a marché sur l'eau, mais comment ça ? » Ensuite, j'ai lu ces textes magnifiques que sont les Évangiles, et ils m'ont frappée au cœur aussi fort qu'Homère. Peu importe si c'est vrai ou pas, si Jésus a existé ou non : ces textes sont l'œuvre de génies. C'est pourquoi je pense que la religion doit être enseignée par des gens intelligents. Pas par des illuminés ni par des béni-oui-oui qui disent : « C'est comme ça et tu la boucles. » Non, la religion, c'est d'abord une affaire de réflexion. Vous connaissez la philosophe mystique Simone Weil ? Elle m'a passionnée, notamment quand elle fait des ponts entre l'Évangile et l'Iliade [dans *L'Iliade ou le Poème de la force* (Rivages), n.d.l.r.] ! Considérer la religion comme une sous-culture, c'est nul. Traiter de pauvre celui qui croit, c'est n'avoir rien compris. Je hais le blasphème. En cela, notre époque est intéressante. Elle est affreuse pour celui qui se laisse mener par la peur, mais elle est passionnante pour les gens qui acceptent de s'interroger. Oui, tout reste à faire et à penser. Même si tout a déjà été fait et pensé : seuls les détails changent. Or, tout est dans les détails, non ?

1. Dans *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen (Belfin).